

ner de la viande quatre ou cinq fois par semaine. Le reste du temps, elle donnait des légumes, des œufs et du poisson, et le temps lui prouva qu'elle avait raison.

Il est vrai qu'il arrivait quelquefois, lorsque l'on prenait de nouveaux journaliers, ils se trouvaient tellement régalés, qu'ils mangeaient outre mesure, mais cela ne durait pas, et ils étaient si contents qu'ils travaillaient avec un courage sans pareil. D'un autre côté, c'était un moyen d'être plus exigeant pour le travail.

Marguerite fit donc aux arracheurs de betteraves une bonne soupe à la viande que les pauvres femmes et les pauvres enfants furent bien heureux de manger.

M. le curé qui voulait voir l'arrachage des betteraves, arriva lorsque le déjeuner venait de finir. Il fut ravi quand il vit qu'Eléonore avait choisi pour ce travail tous ces pauvres gens qui n'auraient pas pu en faire de plus fatigant, et il pria le ciel d'envoyer sa bénédiction sur la récolte, et sur ceux qui, par leur industrie, pouvaient procurer de l'ouvrage aux pauvres qui n'en trouvent plus.

On mit les garçons les plus forts à arracher les betteraves à la main, et lorsqu'il s'en trouvait quelques-unes qui résistaient, ce qui était rare, on employait la bêche ou la fourche. Quand aux bonnes femmes, on les employait à les gratter, à enlever la terre attachée aux racines, à les mettre en petits tas. D'autres étaient employées à couper le collet de la betterave, puis des hommes les chargeaient dans des tombereaux, ainsi, la besogne marchait très vite.

Progrès qui savait qu'il ne pouvait pas mettre toutes ces betteraves dans son cellier, avait pris ses mesures d'avance, et suivant l'indication que lui avait donné le directeur de l'école pour la conservation de ses betteraves pendant l'hiver, il avait choisi, près de son étable, un terrain un peu élevé, il y avait fait un fossé profond pour y déposer ses betteraves. Il mit au fond de ce fossé une légère couche de bruyère bien sèche.

La récolte fut très abondante. Elle donna quarante cinq bonnes voitures de seize cents livres chaque.

Bien qu'il y eut beaucoup de travailleurs, cette récolte dura trois jours entiers. Quand elle fut terminée, Marguerite amena ses vaches dans le champ; elles s'y rassasièrent promptement de feuilles et de collets.

Comme les matinées et les soirées étaient fraîches et que les bonnes femmes qui grattaient ou coupaient les collets, avaient froid, on fit un bon feu dans le milieu du champ où elles venaient se chauffer de temps en temps.

Il survint une petite pluie froide,

le troisième jour, et Marguerite craignant qu'on ne put finir l'ouvrage fut un peu désolée. Mais les ouvriers et les ouvrières ne voulurent point discontinuer leur travail et supportèrent l'ondée avec gaieté. L'espérance de la bonne soupe à la viande du soir leur fit braver la pluie qui, heureusement, ne dura pas longtemps.

Mlle Eléonore qui pensait à tout, pendant la récolte des betteraves en mit à part cinquante des plus belles et des mieux faites, pour faire des porte-graines. Ce ne sont pas précisément les plus grosses qui sont les meilleures, mais celles qui ont le moins de chevelu, de collet, et ne forment qu'une seule tête.

Delle. Eléonore s'était bornée à enlever les feuilles, sans altérer le collet ni les racines, et elle les fit porter dans un petit caveau où elles devaient être à l'abri de la gelée et de l'humidité, et rangées debout, l'une à côté de l'autre.

Un bon cultivateur doit chercher à faire ses graines lui-même; c'est le moyen de n'être pas trompé. Mais, c'est un travail qui demande bien des soins et de l'intelligence, car s'il est nécessaire, pour avoir de bons animaux, de les choisir sortant d'un beau père et d'une bonne mère, il ne l'est pas moins d'avoir des porte-graines qui ait toutes les qualités qu'on recherche dans les plantes qu'on veut cultiver. Il faut penser à les mettre en terre en temps opportun, bien espacés, pour que la graine puisse mûrir; leur mettre des tuteurs pour attacher les tiges, afin qu'elles ne soient pas brisées par le vent, ce qui altère la qualité de la graine. On attache aux tuteurs un cercle au milieu duquel toutes les tiges de la betterave sont retenues.

Il faut encore que le cultivateur pense à récolter la graine à temps, quand elle est mûre. Tous ces soins lui seront bien payés par la qualité de sa graine, dont il est sûr, tandis que, lorsqu'il en achète, il est obligé de s'en rapporter à la bonne foi du marchand qui la lui vend, et qui lui-même, peut être trompé par ceux qui la produisent. Il est bien différent de cultiver une bonne espèce de betterave ou une mauvaise; il en est de même de toutes les graines de plantes qu'on ne cultive que pour leur graine, et dont par conséquent, on ne peut juger la qualité que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier; tandis que celle dont la graine est le produit, comme les grains, peut se juger à la seule vue.

Lorsque les betteraves furent toutes arrachées et serrées, Progrès mit la charrue dans son champ; il lui donna un bon labour en planches, et en terra tout ce qui restait de feuilles et de collets; il passa la herse après la charrue, sema son blé, et le recou-

vert dans cette terre qui était très-meuble, ayant été bouleversée trois fois dans l'année, par la houe à cheval.

Marguerite avait fait manger la moitié du champ de choux et les avait coupés près de terre. Progrès voulut tenter de garder l'autre moitié pendant l'hiver. Il avait fait un peu de fumier depuis qu'il avait engraisé ses terres; il en mit sur la partie du champ où les choux avaient été coupés et laboura. Il fit enlever les trognons de choux, à mesure que la charrue les arrachait, puis, il sema son blé comme il avait fait dans le champ de betteraves. Cette pièce de terre était superbe, propre, meuble, et en planches bien unies et droites, elle faisait plaisir à voir. Progrès avait terminé complètement ses semailles d'hiver.

CHAP. III.

HISTOIRE DE MARIE, SERVANTE DE MARGUERITE.—CE QUI ARRIVE AUX LABOUREURS QUI QUITTENT LEUR CHARRUE POUR FAIRE DU MAQUIGNONNAGE.

Marguerite, malgré son activité et l'aide qu'elle recevait de Delle Martineau, avait été obligée de prendre une servante; mais heureusement, elle eut la chance de rencontrer une jeune fille prudente et sage. Le père de cette jeune fille qui était connu sous le nom de bonhomme Mathieu, au lieu de s'occuper à cultiver sa terre et pousser par la paresse et son penchant à courir les marchés, s'était mis à maquignonner sur les chevaux; mais comme il n'était pas assez rusé, au lieu de duper les autres, il fut attrapé par plus habiles que lui; car c'est un métier très difficile et très risqué que celui de maquignon.

Quelques gens sensés, entr'autres Progrès, lui donnaient sans cesse le conseil de cesser son commerce, lui disant que le maquignonnage avait été de tout temps, la ruine des cultivateurs qui s'y livraient. Sa pauvre femme qui était très bonne ménagère se désolait de voir son mari laisser sa charrue, pour courir après ses semblables, les maquignons. Elle avait beau travailler, elle ne pouvait faire l'ouvrage de deux, et tout le monde s'apercevait que les affaires du bonhomme Mathieu allaient mal. Mais, c'était comme une espèce de rage chez lui, et plus il perdait, plus il s'entêtait à continuer son triste commerce.

Enfin un jour, il alla au marché, et acheta deux jeunes chevaux pour lesquels il mit tout l'argent qu'il avait, et même sur le prix desquels, il resta 60 piastres. Jamais il n'avait acheté de chevaux si cher; mais il